

Se laisser toucher par l'injustice

André Brouillette

Numéro 810, septembre–octobre 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93994ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brouillette, A. (2020). Se laisser toucher par l'injustice. *Relations*, (810), 41–41.

Se laisser toucher par l'injustice

André Brouillette

L'auteur, jésuite, enseigne à la Faculté de théologie du Boston College, aux États-Unis

S'engager à la suite de Jésus, c'est faire route avec quelqu'un qui s'est fait proche des tout-petits et des opprimés, qui ne laissait pas des interdits sociaux ou religieux venir en travers d'une rencontre et qui savait démasquer les hypocrisies sociales. S'engager comme compagnon de Jésus demande aussi l'obéissance, le fait de laisser un autre nous confier une mission, après dialogue et discernement. Cet engagement marque une forme d'abandon et de confiance dans l'Esprit de Dieu qui agit aussi en l'autre – une confiance dans une vision plus large qui nous dépasse.

Au printemps de l'année 2014, j'ai vécu pendant quelques semaines à Kakuma, au nord du Kenya, dans un environnement rude. Kakuma est un grand camp de réfugiés établi par le Haut-Commissariat pour les réfugiés de l'Organisation des Nations unies en 1992. À l'époque, environ 140 000 personnes y vivaient. Bon nombre des réfugiés récemment arrivés au camp venaient du Soudan du Sud, alors en proie à une guerre civile. D'autres étaient venus du Soudan, de Somalie, de la République démocratique du Congo, de l'Érythrée, de l'Éthiopie, de l'Ouganda ou encore du Burundi, autant de lieux marqués par des conflits pendant les deux dernières décennies.

J'étais à Kakuma en compagnie d'un jésuite allemand, Tobias, pour aller prêter main-forte au Service jésuite aux réfugiés (SJR) qui y fait du travail social, éducatif et pastoral. Pau, un jésuite catalan, y était responsable du volet pastoral, en plus de collaborer avec la paroisse du camp, confiée aux Salésiens, pour des messes dominicales dont les homélies étaient traduites – en les résumant – en plusieurs langues. Au gré des besoins, nous avons offert des ateliers sur le dialogue interreligieux, l'œcuménisme, le père Arrupe et la vision du SJR, en plus de participer à de nombreuses assemblées de partage biblique et de prière (*jumuya*) et de célébrer les sacrements.

La réalité d'un camp de réfugiés est bien particulière. On n'y meurt pas de faim, puisque l'ONU y fait des distributions de vivres (riz, pois, huile), mais on est marqué par l'attente : attente des nouvelles de membres de la famille dont on a été séparé en fuyant ; attente d'une résolution du conflit qui a forcé l'exil ; attente du retour ou d'une relocalisation dans un pays tiers ; attente d'un avenir, tout simplement, puisqu'il n'est pas permis d'avoir un travail officiel et que l'éducation postsecondaire est un mirage pour la grande majorité. Cette attente criante cache bien des blessures : les exactions subies et les dures conditions de vie que le déracinement occasionne. Malgré cela, il régnait à Kakuma une atmosphère empreinte de jeunesse, de vie, d'espérance. Un élan irrésistible.

Au cœur de ces expériences décapantes qui mettaient à nu mon propre privilège, mais aussi notre humanité commune, je me préparais étrangement à une autre mission : enseigner la théologie à l'université jésuite du Boston College, aux États-Unis. J'avais en effet complété une thèse de doctorat quelques

mois plus tôt, et c'est là que mon supérieur provincial me destinait. J'avais désiré aller de nouveau en Haïti, où j'avais éprouvé une vulnérabilité que les gens de Kakuma me rappelaient, mais je n'avais pas le dernier mot. Le paradoxe de ma situation était patent. J'étais dans un *no-man's land* où une ville de tentes avait surgi pour accueillir des réfugiés et je m'apprêtais à aller enseigner dans une université prestigieuse. Je partageais l'existence très sobre des travailleurs humanitaires au service des déplacés, en contact quotidien avec eux, mais je m'apprêtais à un ministère de réflexion, d'écriture, d'accompagnement et d'enseignement dans des conditions de premier ordre. J'avais déjà vécu ce grand écart entre travail intellectuel et engagement sur le terrain lorsque j'habitais en Haïti où j'enseignais la philosophie au Grand Séminaire, mais cette fois, l'écart serait aussi géographique et s'inscrirait dans la durée.

Pourquoi ne pas être resté à Kakuma, un lieu où les besoins étaient criants ? Pourquoi ne pas être retourné en Haïti, où les besoins sont nombreux ? À cause de l'obéissance, bien sûr, mais aussi à cause d'une vision diffractée de la mission qui animait Ignace de Loyola, fondateur des jésuites. Ignace n'avait pas choisi qu'un seul critère pour déterminer la mission ; il en avait identifié plusieurs, tous valables, mais parfois contradictoires. Parmi ces critères, deux sont fondamentaux ; ce sont celui du « plus grand bien espéré » (par exemple un lieu clé, une tâche importante) et celui du « besoin le plus grand » (souvent des lieux difficiles, parfois dangereux). Boston College illustre bien le premier critère ; Kakuma, le deuxième. De même, de nos jours, la Compagnie de Jésus n'a pas identifié une seule préférence apostolique, mais quatre ! Une telle séquence ne doit pas mener à une segmentation, mais à une réelle intégration autour de pôles forts. Tous ne peuvent pas tout faire, il faut choisir, mais tous sont invités à porter l'ensemble de la mission en assumant chacun sa part.

Pour moi, la mission et son discernement demeurent un défi. Je ne suis plus à Kakuma, mais je reste marqué par les visages et les histoires de ces hommes et de ces femmes. Je suis théologien et mon rôle n'est pas d'apporter une solution pratique aux problèmes des migrants et des réfugiés. Il est de penser et d'enseigner une théologie qui fasse place à l'expérience du réfugié, qui ouvre une porte, qui touche cette vulnérabilité que nous avons en partage, mais que nous voulons cacher, alors que le réfugié nous la montre sans cesse. Et, tendu entre la finitude de tout engagement, l'ampleur des défis et le drame de l'injustice, mon rôle est d'avancer dans la confiance. 🍷

1. Voir Michel Corbeil, « Élan de vie », *Relations*, n° 794, février 2018.